

EAU FORTE OU PASTEL

par Aimé PLAMONDON

LA PARTIE DE HOCKEY

Toute la journée, dans les bureaux, les magasins, sur la rue, au restaurant et jusque dans le sanctuaire du foyer familial, ça été le sujet de conversation favori. Jeunes et vieux, jeunes surtout, ont accompli leur tâche journalière fiévreusement, avec ça et là des distractions qu'ils ont eu bien de la peine à réprimer.

Enfin, lorsque le crépuscule a laissé tomber son manteau sombre, parsemé d'étoiles, serti de clair de lune, sur la vieille cité paisible, tous s'empressent de regagner leur demeure pour absorber à la hâte un léger souper et se diriger à grands pas vers l'Aréna.

Ce soir, tous les chemins conduisent à ce temple du sport, plus sûrement encore qu'ils ne mènent à Rome. L'enseigne lumineuse qui se détache en flamboyantes lettres jaunes sur la façade morne du vaste bâtiment semble un phare radieux vers lequel se dirigent, en bruyantes caravanes, les innombrables fervents de notre jeu national.

On s'y rend en tramway, en taxi, en voiture et surtout à pied, par bandes sympathiques, enthousiastes, houleuses même parfois, qui déferlent en vagues de plus en plus serrées, de plus en plus larges, sur le vaste terrain qui précède la patinoire. Il faut entendre les réflexions, les pronostics, les boutades qui s'égrènent dans l'air froid, avec accompagnement de rires sonores qui fusent comme des pétards.

A travers les rangs circulent des gamins qui sollicitent des passants la pièce de monnaie destinée à compléter le prix d'entrée fixé pour les enfants. On leur donne volontiers, quelquefois avec une bourrade amicale, un simulacre de taloche, qu'ils acceptent avec un plaisir très marqué.

Et c'est la ruée vers les guichets où on lutte, épaule à épaule, coude à coude, pour réussir à s'approcher le plus tôt possible des dispensateurs des bienheureux coupons multicolores qui donnent droit de pénétrer dans l'enceinte sacrée.

On entre enfin, muni du billet fièrement conquis, qu'on tend orgueilleusement au poinçon du contrôleur. Un long escalier à gravir, et tout en haut, par une large travée, on débouche dans le grand hémicycle brillamment illuminé. Les possesseurs de sièges réservés s'en tirent avec une relative aisance, mais le populaire qui occupe les stalles libres, doit livrer encore là un assaut mouvementé. Enfin, de gré ou de force, on réussit à se caser tant bien que mal dans un coin que l'on croit avoir repéré entre tous, où en fait, on s'est niché parce qu'il était le seul qui fût encore accessible, et dans un grand brouhaha de conversations sur le ton majeur, on attend l'arrivée des clubs. Ils ne tardent pas à paraître, le club visiteur précédant généralement sur la glace l'équipe locale. Quelques acclamations saluent l'apparition des étrangers, mais un applaudissement prolongé annonce l'entrée en scène des porte-couleurs de la vieille capitale.

Les deux équipes pratiquent quelques instants, chacune de leur côté, histoire de se dégourdir bras et jambes et de ternir un peu l'admirable miroir aux teintes d'émeraude que formait la glace avant de subir la flétrissure du premier patin.

Mais le tournoi va commencer. L'arbitre paraît, il appelle les joueurs au centre du rond, leur donne ses avis, leur fait ses ultimes recommandations. La fanfare attaque l'hymne national américain, cependant qu'on hisse le drapeau de la grande république au centre de l'arène. La foule est debout tête nue, respectueuse. A son tour, l'hymne national canadien fait retentir les échos de la patinoire, et dans l'âme de tous les assistants passe un noble frisson de

fierté qui fait battre les cœurs plus rapidement et élève les esprits un court instant au-dessus des trop matérielles contingences.

Les joueurs se mettent en place, l'arbitre vérifie d'un coup d'œil si les deux camps sont prêts, puis il prend la rondelle, la balance un instant au-dessus des hockeys des deux joueurs de centre et la laisse tomber avec un coup de sifflet strident qui marque l'ouverture de la partie.

Alors, pendant trois périodes de vingt minutes chacune, séparées par des repos de dix minutes, c'est la bataille dans toute sa grandeur, dans toute sa beauté, avec ses alternatives diverses, ses surprises, ses incidents, ses accidents aussi quelquefois, et ses péripéties toujours émouvantes qui tiennent l'immense foule haletante jusqu'au coup de gong final.

Tour à tour, l'attention, la surprise, le contentement, l'inquiétude, la colère, le désarroi, la réprobation véhémement et l'enthousiasme affolant se donnent libre cours dans l'âme de tous les spectateurs et se manifestent extérieurement par tout ce qu'on peut imaginer de cris, d'exclamations, de huées, d'applaudissements, d'acclamations, qui atteignent souvent jusqu'au délire, et qui manifestent avec une évidence saisissante l'existence du vieux reste de sauvagerie primitive, de brutale animalité qui dort toujours dans un coin du cœur de l'humanité la mieux civilisée, la plus raffinée.

Oh! les ovations qui saluent les prouesses des favoris, oh! les tempêtes de sifflets et d'injures qui accueillent une brutalité volontaire, une tactique déloyale, oh! les protestations indignées qui accompagnent les punitions que la foule croit, presque toujours erronément, imméritées! Sans s'en rendre compte, on crie à s'époumonner, sans s'en apercevoir, on applaudit à s'en faire rougir les paumes, et quand arrive la minute finale, on est tout surpris de se trouver là, les joues fiévreuses, les tempes battantes, les jambes tremblantes, comme un sujet hébété, au sortir d'une déprimante hallucination communiquée par un hypnotiseur émérite. Mais les acclamations cessent, la fanfare attaque une joyeuse marche de sortie, et la foule commence à s'écouler tranquillement, car la fièvre s'en va, et chacun, malgré son plaisir, se sent engourdi par une lassitude infinie. On voudrait se sentir transporté chez soi, près de son feu, et l'on se demande pourquoi on est sorti ainsi pour se fatiguer, se déprimer, au lieu de rester à la maison à griller tranquillement une cigarette en lisant son journal. Mais dès qu'on se retrouve dehors, dans la nuit claire de janvier, que l'air vif et sec fouette notre visage et vivifie nos poumons, l'impression change. Le reste de l'énerverment se dissout, la fatigue intense se résorbe peu à peu, et tout en marchant d'un pas tranquille et cadencé, on se sent envahir par une impression de fraîcheur, de repos à nulle autre pareille. C'est que nos nerfs, fatigués par les ennuis et les tracasseries de l'existence quotidienne, ont besoin de temps à autre de ces détente violentes qui fouettent le sang, changent malgré nous le cours de nos pensées, endorment un instant nos inquiétudes et nos douleurs et nous préparent à continuer avec un courage renouvelé la lutte pour la vie.

On rentre chez soi content, on devise un peu, en famille, d'un ton plus détaché, sur les mérites et les faiblesses de la partie, et l'on s'endort en rêvant d'assister encore dans quelques jours à l'une de ces luttes épiques dont l'émouvant spectacle constitue un repos et un renouvellement pour nos énergies vitales.

Aimé PLAMONDON.